

Lectures fortuites

Paul Chamberland, *En nouvelle barbarie*, Essais, L'Hexagone, 1999. Pierre Bourgie, *Entretiens avec Jacques de Tonnancou*, Liber et Musée d'art contemporain, 1999. Nancy Huston, *Prodige*, roman, Actes Sud/Leméac, 1999.

Pierre Vadeboncoeur

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1999). Compte rendu de [Lectures fortuites / Paul Chamberland, *En nouvelle barbarie*, Essais, L'Hexagone, 1999. Pierre Bourgie, *Entretiens avec Jacques de Tonnancou*, Liber et Musée d'art contemporain, 1999. Nancy Huston, *Prodige*, roman, Actes Sud/Leméac, 1999.] *Liberté*, 41(6), 107–110.

Lectures fortuites

PIERRE VADEBONCŒUR

Paul Chamberland, En nouvelle barbarie, Essais, L'Hexagone, 1999.

Les poètes aspirent tous à ce qui pourtant n'advient pas. Ce livre est une lamentation sur l'état actuel et futur du monde spirituel et matériel à moitié ruiné d'ores et déjà par la « technodomination ». On peut lire ces pages comme un message sans espoir. L'auteur, poète, adapte à la prose, à l'analyse, à la réflexion sociale et politique une pensée de poète.

On pense d'abord qu'il bricole tant bien que mal, dans une écriture trop chargée de néologismes, une matière nombreuse à partir d'éléments hétéroclites et un peu quelconques. Puis on se détrompe. Dans tous les détours, on rencontre des observations, des notes, des aperçus inattendus et significatifs. Avec une curiosité dès lors soutenue, on lit ces pages où l'on rencontre un peu partout un rapprochement éclairant, une idée inédite, le grain de nouveauté qui signale la présence de la pensée. Ce livre est efficace et l'on n'en sort pas indemne.

Le jugement global de l'auteur est très sévère. Il parle de l'exténuation du symbolique et de l'éthique. Il voit l'individu « céder à son insu à ce qui l'assujettit sous les apparences de la liberté ». Il signale le conditionnement inconscient de nos pensées par « le technocosme informationnel-médiatique ». Il dénonce « l'altération de la culture en culturel ».

On lit des choses sur la « non-liberté », la « non-naïveté », le « non-rapport », comme il dit, positivités paradoxales illustrant un vide inaperçu. « Ainsi, le prétendu bienfait d'une vie libre et décontractée a-t-il pour présupposé le consentement à la non-liberté. »

Isolées, de telles citations peuvent paraître bien abstraites. Lisez donc plutôt cette phrase magnifique : « Des milliards d'écrans diffusent le refus de Dieu. »

*

Pierre Bourgie, Entretiens avec Jacques de Tonnancour, Liber et Musée d'art contemporain, 1999.

J'avais à peine vingt ans. Deux choses dont De Tonnancour était l'auteur m'avaient frappé, je m'en souviens très bien : d'un côté, quelques petits dessins, justes, concis, essentiels, en particulier l'un d'eux, représentant un animal, un chevreuil, je crois ; de l'autre, vers le même temps ou un peu plus tard, certaines réflexions sur l'art, dont la clarté et le style étaient tout aussi remarquables. Des impressions de ce genre ne sortent plus jamais de ma mémoire.

L'été dernier, on a pu voir la rétrospective du peintre au MAC, précédée par la publication de ses entretiens : double révélation, pour moi exactement parallèle à mes deux impressions indélébiles de jadis.

À l'exposition, mon souvenir s'est trouvé réactivé dès l'entrée : trois petits dessins de l'époque de ceux dont je parle sont là, ne se recommandant pas moins aujourd'hui, preuve de la consistance plastique qu'ils avaient !

Puis l'exposition se développe : d'abord des tableaux influencés par l'école de Paris mais qui se suffisent, probants par eux-mêmes, intègre peinture, indépendante malgré l'influence, par exemple un *Nu* aux tons rougeâtres, de 1943. Plus tard, 1958, 1959, 1961, des paysages, dont je me rends compte pour la première fois de leur

rigueur interne et de leur nécessité, car autrefois, à cause de l'influence de Borduas, ces tableaux ne bénéficiaient guère de l'attention que toute peinture réclame de droit. Donc on les lisait à travers des préjugés, on les lisait mal, de même qu'on a pu mal lire aussi les solides et subtils tableaux abstraits et hiéroglyphiques des décennies subséquentes, par exemple *Les Prophéties d'Apurimac* (1982).

Mais les entretiens ? C'est d'eux avant tout qu'il devrait s'agir ici et je n'ai presque plus d'espace. La vie de Jacques de Tonnancour, on le voit dans cet ouvrage, a toujours été servie par sa lucidité et un esprit plein de sens. La précision de son jugement et la disponibilité ou soumission de son esprit lui font parcourir et laisser les phases de son art, puis abandonner un jour cet art, qu'il retrouve en quelque sorte mais autrement dans l'entomologie, dont l'intérêt à ses yeux remonte d'ailleurs à son enfance.

Ces entretiens constituent un discours sur l'art et sur la conduite exemplaire d'une existence. Ils sont aussi très bien menés par Pierre Bourgie. Les pensées de De Tonnancour sont comme des formes refermées sur leurs objets avec adéquation. Il s'agit visiblement de réponses réfléchies pendant une vie entière. Elles ont un poids indéniable. On dirait de plus que, de leur côté, les questions de Bourgie sont à ce point exactes et pertinentes qu'elles les anticipent. Un beau livre, certainement.

*

Nancy Huston, Prodiges, roman, Actes Sud/Leméac, 1999.

Peut-être...

Mais enfin quoi ?

Ce mince roman, titré « polyphonie », existe peut-être, malgré l'inconsistance et l'insistance voulues d'une écriture parlée, soliloque intérieur des personnages,

assez fatigant, artificiel, rumination étiquetée moderne et antilittéraire, et malgré aussi un sentimentalisme peu supportable, même si c'est tel ou tel personnage qui l'assume.

On croirait qu'il s'agit là d'un pari. Un pari en effet, car à un autre niveau, un certain drame couve, il y a de vrais personnages, bien typés, une vérité, quelque tension. À ce niveau, l'œuvre, la psychologie, les caractères ont une certaine intensité, et le roman, par là, quelque profondeur.

Un bébé prématuré de 720 g, dont son père dit qu'il est un moineau, deviendra une petite fille prodige. La mère, pianiste, artiste quelconque, névrosée, qui a tout investi dans cette enfant, finira dans la folie. On sent venir de loin cette fin, amenée au demeurant avec habileté.

Mais quand même. Mis à part l'élément dramatique, on est là dans la tonalité, disons, des films de Rohmer, dont on dit qu'ils ont *quelque chose* et que j'aime bien pour ma part, mais c'est tout.

Le cinéma exerce souvent une douteuse influence sur les romans, amenant, à son instar, nombre d'écrivains à se contenter d'atmosphères, ou d'une tranche dans la vie de quelques personnages, ou de situations comme le grand public en absorbe des quantités dans les salles. On fait un film et on le lance ; un roman, et on le publie. On fait une histoire et voilà. Bien que le fond de *Prodige* ait tout de même plus de signification.

L'art qui ne va pas au bout de lui-même, cela se sent, cela est impossible à cacher. Je pense que c'est le cas ici.

Une mention : à maints endroits, Huston parle très bien de musique, de manière originale, comme d'une matière, et pour en parler aussi bien et aussi concrètement, il faut probablement être musicien soi-même.